



“Je peins le paradis perdu”

SYLVESTER ENGBROX, 48 ANS
Peintre

« J'ai arrêté mon travail en 2007, pour me consacrer à la peinture. Avant, j'avais travaillé pendant quinze ans au musée Rodin où je m'occupais de la collection de photographies anciennes. Il fallait que je saute le pas. C'était vital. L'idée d'être artiste m'accompagnait depuis l'enfance. Mais il m'a fallu travailler après mes études d'art. Et puis le cliché de l'existence bohème ne me séduisait pas. J'étais plus attiré par l'idée – très romantique! – d'un Kafka employé de bureau écrivant son œuvre le soir. Au début, ma nouvelle vie n'était pas facile. Pendant quinze ans, j'avais peint pour compenser la frustration de mon quotidien et voilà que cette frustration disparaissait! Mais j'ai vite trouvé mes repères. L'art m'est nécessaire, comme une thérapie, comme un moyen de comprendre ce qui est m'arrivé, à moi, à notre société. Depuis toujours, je suis habité par des images radieuses des années 1970 : jolies filles, soleils couchants, vacances en Grèce... Elles correspondent à mon enfance, avec mes parents, en Allemagne.

Je découpe de tels clichés dans des magazines, des catalogues, de vieux journaux porno. Je les conserve, sans rien en faire. Et puis un jour, une image vient me hanter. Dans ces cas-là, elle ne me quitte pas tant que je ne l'ai pas peinte. Au premier abord, les êtres dans mes toiles ont l'air sexy, glamour, mais ils sont pleins de mélancolie, de désarroi, en suspens. Il m'est difficile d'analyser mon travail. Je crois que j'ai été marqué par l'utopie des années 1970 – leur idéal de liberté, de sexe – et par la désillusion qui a suivi. J'ai l'impression qu'on nous a vendu un rêve, et que le rêve s'est révélé un cauchemar. C'est ainsi que j'ai vécu mon enfance. En façade, une utopie, derrière, du vent. C'est pour ça que j'aime Michel Houellebecq. Je peins le paradis perdu. Mes toiles sont une enquête sur les vérités et les mensonges de notre civilisation “libre” et “hédoniste”. Mes propos paraîtront cérébraux. Mais quand je peins, je ne réfléchis pas. Tout sort d'un coup. Les émotions et le sens sont imbriqués plus secrètement – et plus fortement – que dans les paroles. »

Le commentaire de Charles Pépin

▲ « L'art ne peut dévoiler qu'en voilant »

« Cet exemple est un parfait cas d'école : on voit bien comment, pour Sylvester, l'art est essentiel pour se confronter à son énigme familiale, pour revenir inlassablement sur son histoire : il est l'enfant d'une ambivalence, d'un double langage. Et aussi l'enfant d'une société, d'une époque. Plus généralement, ce témoignage révèle le ressort même de la fascination esthétique : la beauté dévoile et voile en même temps ; elle est un leurre et c'est aussi à ce titre qu'elle fascine. C'est la thèse de Pascal Quignard dans *Le Sexe et l'Effroi* [Folio, Gallimard, 1996] : dans notre fascination pour un tableau, nous recherchons passionnément ce que nous n'y voyons pas ; c'est en fait ce qui est “derrière” qui nous fascine... Cela rejoint aussi l'approche phénoménologique de l'art, chère à Merleau-Ponty ou à Heidegger, pour qui l'art ne peut dévoiler qu'en voilant... Quand Sylvester est hypnotisé par des images radieuses des années 1970, ce qui l'attire, ce n'est pas la beauté de l'image, mais à quel point elle ment : l'image le hante non pour ce qu'elle révèle, mais pour ce qu'elle cache. Ce qui fait signe, pour lui, dans le cliché idyllique, c'est ce qu'on ne voit pas. En somme, il peint l'impossibilité de voir ce qu'il y a derrière. »

>>>